

Le gars d'la gare

Première partie

Dans la brume de ce jour de novembre, la gare paraît emballée dans un silence épais. Les lampadaires, fantômes nimbés, ne peuvent éclairer les quais ; seul l'éclat humide des rails sort de la grisaille du ballast. Les sons atténués ont cessé d'exister et le temps passe, sans que rien n'illumine ce matin anéanti. L'aiguille de la grosse horloge du hall fait un saut imperceptible que les voyageurs des banquettes guettent, avant de se convaincre qu'ils doivent sortir dans le froid. Ils se connaissent tous, habitués qu'ils sont à prendre ensemble le train de sept heures trente. Mais dans ce jour mal assuré les saluts restent discrets. On attend visiblement d'être installés dans le wagon chauffé pour délier les langues.

L'homme qui porte une casquette de marinier est resté à l'écart. Quelques regards en biais convergent dans l'angle où il s'appuie.

Ils l'ont tous bien repéré, il sent leurs regards en dessous, furtifs, détaillant à chaque mouvement rapide, sans faire mine de s'y intéresser, les incongruités de sa tenue. Impossible de passer inaperçu dans la salle d'attente, ce sera pareil dans le compartiment s'il y parvient. Du monde partout. Des habitués. Journaliers, hommes et femmes de la terre, de l'usine. Quelques employés dans leurs costumes déformés aux coudes et aux genoux.

Il pourrait être l'un d'eux, s'il n'avait pas quitté sa famille il y a vingt ans !

Il voudrait voir leur tête s'il leur racontait ce qui est arrivé ! D'où il vient.

Il y a prescription maintenant. La Laurence est sûrement mariée, elle est peut-être même grand-mère. Quant à la famille du Louis, les parents sont passés et ses frères et sœurs partis dans le Limousin d'où venait la mère, on se demande bien pourquoi. Prescription, il y a. Il peut revenir au moins quelques jours. Il vient simplement visiter sa mère dont les jours sont comptés.

Il a fauté. Il a payé et bien plus, parce que lui, n'a pas fondé de famille.

Comment trouver une femme quand on sort de prison et que l'on cherche du travail ? Qu'est ce qu'un taulard peut avoir comme boulot ? Comment avoir une famille, une maison, quand on navigue à longueur d'années ?

Le prix à la société, c'était une chose. Le coût pour sa propre vie en est une autre. Bien chère la jalousie ! Cela en valait-il la peine ?

Et tout cela parce que le Louis voulait lui prendre sa Laurence !

Comment le couteau était arrivé là ? Comprenait pas ! Comme il n'avait toujours pas compris quand il a vu le sang couler !

Mais il ne veut pas rester ici. Il vient juste pour sa mère ! Juste pour elle. Elle aussi a payé sa part, sa part à lui alors qu'elle n'y était pour rien. Ils ne lui ont pas fait de cadeau, les teignes ! Alors leurs museaux chafoins, pleins d'ennui et de méfiance, leur vie grise et leurs villes glauques, qu'ils se les gardent !

Les compartiments sont pleins et les nouveaux venus s'agglutinent sur la plateforme du wagon, espérant se faufiler jusqu'au couloir mieux chauffé. Un gringalet barbichu se retrouve collé contre la fenêtre, derrière laquelle les voies commencent à défiler dans un halo d'irréalité. Il ne peut faire autrement qu'échanger un salut avec l'homme à casquette.

- C'est bien toi, Robert ? Tu as un peu changé, mais pas tant que ça. Alors, tu retournes au pays après tant d'années ?

- Seulement pour voir ma mère. Après je repars à Nantes pour chercher du travail. Ici ce serait impossible.

- Impossible ? C'est vite dit. Laisse-moi réfléchir un peu. Il y a encore des camarades qui se souviennent de toi et qui t'aideraient. Tu n'avais pas que des ennemis au moment de ton procès.

- Tu es sympa, Maurice, mais j'ai envie de me faire oublier, pas de croiser les témoins à chaque coin de rue. Nous voilà presque arrivés. Je te quitte, et merci de ne pas trop raconter notre rencontre au premier bistro.

Robert est presque heureux de ce bref échange. Il lui laisse percevoir que les gens du pays peuvent encore lui parler, malgré le scandale dont il a naguère été l'auteur.

Le temps a passé, tellement. Les décors de sa vie ont changé si brutalement qu'il a du mal à se souvenir du temps où il connaissait celui qui s'est adressé à lui.

C'était le fils du cordonnier qui était la risée de la classe, avec ses jambes maigres et ses godillots si lourds qu'il était toujours en retard pour arriver à l'école.

Robert était alors un garçon au charme envié. Les filles à nattes et à rubans murmuraient, lorsque leurs chemins se croisaient. Des sourires s'esquissaient, des gloussements étouffés accompagnés de coups de coude laissaient voir que sa compagnie aurait eu l'heur de plaire et qu'on espérait bien recevoir une œillade. Gêné par sa timidité et son manque d'audace, il shootait dans une pierre en sifflotant, l'air de rien. Et il passait, concentré sur

son itinéraire qu'il aurait pu terminer les yeux fermés, tant il lui était familier.

Mais alors qu'il jouait une feinte indifférence, il avait distingué, entre toutes, un visage rieur dont le regard lumineux l'avait surpris. Il était entré malgré lui dans ce regard qu'il n'avait jamais vu avant, dont l'ardeur le brûlait et qui prenait sur lui un pouvoir dont il ignorait tout. C'était ainsi qu'il avait rencontré Laurence et qu'il allait l'aimer et se perdre pour elle.

Réchauffé par ce souvenir, il marche rapidement et se trouve devant la maison de sa mère. Sans s'attarder dans l'escalier, il entre en frappant à peine le verre cathédrale de la porte vitrée, se glisse dans le petit hall bien chauffé, passe la tête vers le salon. Elle est recroquevillée devant son poêle, les traits tirés, un peu pâle, disparaissant sous ses châles. Elle l'a entendu et tourne légèrement la tête vers l'entrée. Un éclair passe dans ses yeux clairs, sitôt rattrapé par une barre d'inquiétude :

- Oh! mon garçon te voilà ! Je t'avais dit de ne pas te déranger pour moi ? Pourquoi viens-tu par ici ? Avec tous les soucis que tu as !

- C'est moi qui avais envie de te voir maman ! On vit trop loin. Cela me fait du bien de te retrouver. Ca me fait plaisir. Parle-moi de ta santé !

- Qu'est ce que tu veux que je te dise mon p'tit gars ? La vieillesse, ça ne m'arrange pas beaucoup, tu sais. Ça n'a pas beaucoup bougé depuis ton dernier passage du moins, c'est une façon de dire que ça ne va ni mieux ni plus mal !

Prenant un tabouret branlant, il se rapproche d'elle, s'assoit et lui prend la main.

- Tu as vu le docteur récemment ?

- Oh lui, il passe bien souvent, histoire de vérifier si je suis toujours là, mais il peut pas grand chose ! Il me surveille, t'inquiète pas. Il est à l'ancienne tu sais, pas comme son remplaçant de l'été dernier ! Et toi où t'en es de tes affaires ? Tu devais pas rencontrer des gens importants pour du travail ?

- Oui, oui ! C'est fait de ce côté-là, j'attends leur réponse. Ils sont pas pressés. Mais je dis trop rien parce que ça m'arrangerait bien ce travail !

- Ah bon, tu vas voyager ? Partir au bout du monde ?

- Non pas au bout du monde ! Pas derrière la porte non plus, mais bon, travailler sur des bateaux c'est forcément loin d'ici. J'avais posé des demandes dans le midi à côté de Toulon et vers la Loire et c'est là qu'ils ont répondu. Vers l'ouest, vers Nantes... C'est loin, mais l'ambiance de travail, elle est bien meilleure et ils paient mieux, c'est des grosses affaires... des bateaux de luxe !

- Je te fais confiance mon garçon ! Tu sais bien mieux ce qui te faut pour

travailler ; la seule chose c'est qu'il faudrait penser aussi, à te poser quelque part ! Aller à droite et à gauche, sans arrêt, pour chercher du boulot, tu mériterais un peu de trouver un endroit où tu puisses faire ta vie...

- T'inquiète pas, ma vie finalement elle se fait cahin-caha, mais j'avance quand même, je trouve ! Tiens, dis voir, tu sais avec qui j'ai parlé dans le train en venant ?

- Non, qui donc ?

- Le Maurice du cordonnier ! Tu vois qui c'est ?

- Oh oui, le maigrichon ! C'est un drôle de bougre celui-là. Mais qu'est ce qu'il a pu bien te dire, il ne t'a pas au moins... ?

- Non, non, rassure-toi, il pensait même pouvoir me trouver un boulot dans le coin... Sans toutes ces histoires, j'aurai bien travaillé ici. Mais là, je me sens pas encore de croiser tout ce monde à longueur de temps !

- C'est sûr ! Mais il t'a dit cela, lui ? Ça alors ! C'est qu'il est à la Mairie maintenant, il n'est plus simple conseiller municipal, il est maire ! Ça fait des années, plus de dix ans, je crois. Ca m'étonne qu'il t'ait à la bonne...

- Il m'a pas dit qu'il était maire ! Tu en sais des choses, dis voir !

- Quelques voisines moins abimées que moi viennent ici de temps en temps, et on parle de tout le monde, l'assistante de vie aussi, alors cela me maintient au courant !

- Tu as toujours été patiente et serviable avec tout le monde et même plus qu'il ne fallait, c'est bien normal si les gens viennent un peu te voir, ma petite mère ! Elle te fait bien à manger au moins l'auxiliaire de vie ? En tous cas c'est parfaitement rangé ta maison !

Le temps de la visite est compté. Avant de partir, il doit s'assurer que tout va bien, faire le tour de tous les sujets dont elle aime parler. La rassurer surtout, elle ne vit plus que pour lui. Et repartir vers la gare, le train ne l'attendra pas !

Allons, la salle d'attente de la gare. Pas de chance, le train est annoncé avec une heure et demie de retard, que de temps perdu ! Et encore le Maurice sur lequel il tombe en sortant sur le perron devant les taxis, impossible de l'éviter.

- On ne voit que toi décidément ! Il paraît que c'est toi le maire, à présent !

- Je viens attendre le Sénateur qui doit arriver pour l'inauguration de la Foire. Mais il paraît que le gel bloque les aiguillages. Toi aussi tu es en rade pour repartir ? Viens donc boire un café au bistro d'en face. J'ai plein d'histoires à te raconter, ça passera le temps.

Robert traîne les pieds pour traverser la place, il n'a vraiment pas envie d'entendre les ragots du patelin, ni de ressasser son parcours chaotique.

- Bon, deux cafés arrosés, avec un petit Calva pour nous réchauffer, c'est moi qui t'invite.

- Merci, mais pas de Calva pour moi, je ne bois plus une goutte d'alcool depuis des années.

- Tu ne vas pas le croire Robert, mais après t'avoir croisé dans le train ce matin, j'ai eu la visite de ta Laurence à la Mairie, pour une affaire de bornage de parcelles. Je ne m'y attendais pas et je lui ai dit que je venais de te rencontrer.

- Tu aurais pu tenir ta langue. Elle est comment ?

- Vingt ans de plus, mais toujours belle femme, tu avais bon goût ! J'ai cru qu'elle allait tourner de l'œil à l'idée que tu étais là pour la journée. Si tu veux la voir, elle tient une boutique de fleurs à deux pas d'ici. Son deuxième mari est mort d'un cancer il y a six mois, le premier était mort d'une cirrhose au bout de quelques mois seulement. Il faut bien qu'elle vive, mais elle a envie de partir ailleurs. Allez viens, je t'emmène, tu ne vas pas rater cette occasion.

- Tout ça est bien loin, elle doit m'en vouloir encore !

- Mais non, elle crève d'envie de te revoir. Autant que tu le saches, sinon tu l'apprendras autrement. Mais ne crois pas tout ce qu'elle va te dire. Elle voudra sûrement te raconter à sa manière les histoires d'autrefois, elle te dira qu'elle en connaît dont tu n'as jamais entendu parler. Elle croit tout comprendre, mais c'est plus compliqué...

Les deux hommes sortent du café et tournent le coin de la rue du Départ. Encore cinquante mètres et voilà la boutique. Une petite dame frigorifiée arrange sa vitrine avec des poinsettias et des rhododendrons. Elle a toujours ses yeux pervenche, à peine pâlis avec les années, des yeux qu'une vie entière ne suffit pas à oublier.

- Je vous laisse tous les deux. Tu as encore trois quarts d'heure avant de reprendre le train, si tu le reprends... Voilà mon téléphone, au cas où tu voudrais me joindre.

La casquette à la main, aussi intimidé que la première fois, Robert entre dans le magasin de fleurs sans regarder Laurence, mais en marmonnant un bonjour indistinct. Pour calmer sa vive émotion, il tourne le dos et caresse du doigt les hautes hampes des glaïeuls écarlates. Il aurait ainsi caressé tous les œillets et toutes les roses, si cela avait pu retarder le moment de la

rencontre. C'est alors qu'une voix qu'il aurait reconnue entre toutes lui propose de l'aider dans son choix. Se redressant enfin, il doit regarder Laurence. C'est elle ! Rien n'a changé dans ce délicieux visage jadis si mutin, une grande douceur a pris la place de l'espièglerie qui la faisait paraître taquine et moqueuse.

- Robert ! Oh Robert !

Elle fait un pas vers lui puis s'arrête et le fixe avec ce regard intense qui le bouleversait autrefois. Il y a entre eux une étrange fascination silencieuse, leurs yeux ne se fuient pas, ils se lient profondément, sans gêne, comme si le temps s'était figé depuis le jour terrible du drame. Comme si les mots ne pouvaient dire assez combien ils sont troublés l'un et l'autre.

Enfin Laurence sort de l'enchantement dans lequel son cœur était saisi. Elle va simplement vers Robert, lui prend la main et le conduit derrière la table sur laquelle sont arrangés les bouquets. Là, deux fauteuils de fer forgé composent un petit salon de verdure qui agrémente le lieu. Robert toujours muet se laisse conduire docilement, retrouvant alors la tranquille assurance qu'il avait connue chez Laurence et à laquelle il s'était volontiers soumis, quand il avait vingt ans.

- Tu es donc revenu ? J'ai tellement pensé à toi sans pouvoir me permettre de te voir ou de t'écrire. Ces longues années ont été terribles pour toi, je le sais et t'en demande pardon. Nous étions jeunes et fous. Que vas-tu faire maintenant ?

- Laurence, je t'aimais tant... Longtemps je suis resté dans nos souvenirs et puis le temps a passé, ma colère s'est émoussée, j'ai compris que j'avais agi sans mesurer ma force. Je t'aimais tant qu'il ne pouvait y avoir de place pour une autre. La prison m'a contraint à réfléchir. Aujourd'hui je suis calme, sage peut-être. Je n'ai rien oublié et je me réjouis d'avoir connu un bel amour, comme peu en ont éprouvé. Je suis venu voir ma mère qui prend de l'âge. Elle n'a que moi. Comme tu le sais sans doute, mon père est mort. Je pense partir sur les chantiers navals de Nantes, j'ai toujours aimé les bateaux et l'air du large m'a cruellement fait défaut pendant si longtemps. Et toi, es tu heureuse ici ?

- Moi ? Je suis ici depuis toujours, parfois je me dis que ma vie est tellement monotone que c'est un gâchis ! Je connais tout le monde et je suis prisonnière des objets et des gens qui m'entourent. J'ai souvent rêvé d'une autre vie, de celle que nous aurions pu vivre ensemble, si... si ! J'aurais besoin que quelqu'un m'entraîne ailleurs. Mais est-ce possible ?

Tandis que Laurence parle, neutralisant le temps de la séparation, Robert, ne peut éviter de revoir le passé. Dieu qu'il avait pu aimer cette femme ! Dieu qu'il avait pu maudire celui qui s'était mis entre elle et lui. Que reste-t-il aujourd'hui de cette turbulence ? Est-ce la maturité accomplie, est-ce le prix payé pour un orgueil de mâle blessé ? Il lui semble dérisoire d'avoir pu laisser sa fureur le conduire sur le chemin de la violence.

Il a tellement souvent repassé le film de ses actes et projeté d'autres scénarios. Là, devant lui se trouve Laurence qui a fait sa vie à sa façon. Sans boire le poison mortel de la séparation, elle a laissé se succéder les jours, bon an mal an, dans son décor banal et son étal de fleurs. Des fleurs si différentes de celles qu'ils cueillaient dans leurs rencontres, entre les rires et les baisers.

Il l'entend mais ne l'écoute plus. La revoir l'apaise, il lui semble qu'un accomplissement nécessaire se réalise en cet instant, comme le dernier acte d'une tragique histoire. La laissant à son tour redresser quelques fleurs dans leurs vases, il se voit devant elle, ému mais tranquille, tendre mais fraternel, prêt à reprendre la route vers un horizon libéré.

Il veut apprécier cet état nouveau pour lui, cette sensation de paix. Lui donner du temps pour irriguer tout son corps et son esprit. Avant de passer à autre chose. C'est peut être possible ?